

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

LA DÉPOPULATION ET L'HISTOIRE¹

Livre bizarre que l'ouvrage, déjà ancien, de Henri-F. Secrétan, qui a pour titre *La Population et les Mœurs*; livre déconcertant, mal composé et mal intitulé, où les divers chapitres sont réunis par une préoccupation dominante qui ne constitue qu'un lien très lâche; où l'un d'eux, le dernier (« Le Droit et la Force »), qui renferme des réflexions justes, n'est qu'un hors-d'œuvre encombrant; où pullulent les digressions²; où la forme est aisée et agréable, mais déparée de ci de là par des négligences³; où certains aphorismes discutables reviennent à tout instant; où les défauts de méthode⁴, les erreurs matérielles⁵ sont trop fréquents; mais qui s'occupe d'un grave problème, trop rarement abordé, et incite à la réflexion. Les événements des sept années courues depuis la date qu'il porte ne lui ont rien enlevé de son intérêt; bien au contraire.

En ce qui concerne la première moitié du livre, je dirai tout de suite que je suis d'accord avec l'auteur sur le point essentiel : j'estime comme lui que la population, dans le monde romain, a commencé de décroître de très bonne heure, dès la fin de la République; les textes, sans être catégoriques, conduisent tous à la même conclusion⁶; les observations archéologiques que Secrétan a empruntées à M. C. Jullian (p. 114 sq.) sont impressionnantes, et il est très vrai que les lois pour favoriser la

(1. Henri-F. Secrétan, *La Population et les Mœurs*, Paris, Payot, 1913, 439 pp. in-16.

2. Sur la nature de l'esclavage, p. 169 sq.; sur les miracles, p. 267-278, etc...

3. Les « allégeances » d'impôts (p. 29) sont sans doute des allègements. P. 63 : « Il est imprudent de soumettre les idées les plus sacrées à de trop fortes épreuves ». Je goûte peu les expéditions policières « punitives » (p. 92). Que veut dire ceci (p. 86) : « Le maître pouvait l'évincer à bien plaisir comme un intrus » ? P. 107 : Il faut... « s'adresser à l'homme, parce que l'homme reste ».

4. On ne cite pas, p. ex., les Panégyriques latins d'après Dom Bouquet.

5. Rutilius Numatianus n'a jamais existé (cf. p. 43); je n'ignore pas d'ailleurs que certains dictionnaires (ainsi celui de Ch. Lebaigue) l'ont inventé.

6. Il convient de savoir qu'Otto Seeck a, lui aussi, examiné la question et s'est prononcé dans ce sens (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, 3. Aufl., Berlin, 1910, pp. 337-390 et notes, pp. 556-576). M. Secrétan aurait trouvé là d'importantes références.

natalité supposent une dépopulation déjà avancée (p. 119); les mesures démographiques d'Auguste sont donc caractéristiques. Mais l'auteur ne dit jamais très nettement sur quels siècles il raisonne; il semble confondre les époques, et surtout il a des arguments qu'on ne saurait admettre. Ainsi (p. 78), « la sécurité générale est un facteur capital de la dépopulation ». A ce compte, elle aurait dû être largement enrayée au III^e siècle, période continuellement troublée, où des provinces entières étaient la proie des bandits de grands chemins (d'où le système lamentable des *patronages*). P. 176 : « la rareté de la main-d'œuvre maintenait la nécessité de l'esclavage, qui se recrutait incessamment ». Seul, Vogt a émis l'hypothèse, qui ne supporte pas l'examen, d'une augmentation de la classe servile durant le Haut-Empire. En réalité, les grands déversements d'esclaves sur le marché datent de la fin de la République et du commencement de l'Empire; mais ensuite les guerres deviennent bien moins fréquentes et n'entraînent pas les mêmes captures. Le II^e siècle en particulier dut faire très peu d'esclaves. Et les statistiques de Ciccotti, basées sur l'épigraphie, tendent à montrer l'élimination progressive, dans les métiers, de l'élément servile par l'élément libre, qui travaillait mieux et dans des conditions économiques meilleures¹. L'auteur semble dire que, si les empereurs donnèrent de hautes charges à des affranchis, c'est que les ingénus étaient trop rares et ne permettaient aucune sélection suffisante (p. 176). Non point; mais les anciens esclaves des princes, qui leur devaient tout et leur demeuraient attachés par un reste d'obligations, offraient beaucoup plus de garanties. Pour certains emplois, les esclaves même méritaient plus de confiance; c'est ainsi qu'à Athènes la police était faite par des archers scythes.

Mais les études de Secrétan concernent également l'époque contemporaine et tout particulièrement la France. Ce Vaudois a été très frappé du fléau qui désole aussi la Suisse occidentale, surtout Genève, la ville des millionnaires. Les causes, il ne prétendait pas les avoir découvertes; voilà longtemps qu'on les a cataloguées. Je voudrais toutefois m'exprimer sur quelques-unes et discuter la façon dont Secrétan les a formulées.

Et d'abord je ne crois absolument pas à l'influence du partage égal des héritages. Elle agirait dans le monde entier, car il n'y a guère que l'Angleterre qui ait conservé le droit d'aînesse, et pour les terres seulement, pour le *filz* aîné seulement, pour les seules successions *ab intestat*. « L'intelligence réfléchie constitue, par excellence, le frein de la fécondité » (p. 328). Oui, celle qui s'appesantit sur les intérêts privés, sans percevoir leur solidarité avec les intérêts nationaux, ni les effets inévitables du malthusianisme quand il aura gagné tous les individus. L'homme n'est pas uniquement consommateur; il est aussi producteur. Réduisez la natalité, vous réduisez la production et la richesse générale. L'enrichisse-

1. Secrétan estimait que l'homosexualité est née de l'esclavage, sur les *latifundia* (pp. 83, 182). Je n'en crois rien; l'origine de ce vice est grecque, laconienne, et répond à un rite d'initiation. Il s'est développé d'abord dans les couches supérieures de la population, où l'on avait aussi des esclaves femmes.

ment rapide de l'Italie moderne avant la guerre récente était dû en majeure part au grand nombre de ses enfants et à l'accumulation de leurs salaires, gagnés au dehors, concentrés en Italie même. Ce n'est point du tout le degré de culture d'un ménage qui décide aujourd'hui, en France, de sa fécondité ; c'est plutôt son avoir ; récemment encore, la fécondité était en raison inverse de la richesse familiale. L'enfant, pour certains, n'est pas seulement une cause de dépenses ; c'est une chaîne, un assujettissement ; avec lui, plus de liberté pour la vie mondaine ou les lointains voyages, ou simplement la flânerie. Il faut donc incriminer le besoin de luxe et de confort, mais en outre l'horreur croissante de toute contrainte. Je reconnais, avec l'auteur, qu'un régime démocratique, et surtout démagogique, en exaltant l'ambition de chacun, a un effet restrictif sur la natalité ; et, plus encore que l'auteur, qu'il est vain d'opposer à ce point de vue catholicisme, protestantisme ou libre-pensée. « L'enseignement catholique, qui considère le célibat religieux comme une vertu supérieure, contribue à diminuer le nombre des mariages. » Sans doute, par contre, il n'a point, pour les manœuvres préventives ou abortives, l'indulgence aujourd'hui si commune. Or, en France la nuptialité est très élevée, mais souvent stérile. Secrétan estimait que la pauvreté et l'ignorance sont des sources de fécondité. Qu'a-t-il pu alléguer à l'appui ? L'exemple de la Bretagne, des pays flamands comparés aux wallons. Ce n'est point décisif. L'Espagne, ignorante et pauvre, est stationnaire. Les populations riveraines de la Garonne ne sont ni plus pauvres, ni plus ignorantes que celles du Nord, et elles s'éliminent peu à peu. Il faut tenir grand compte des promiscuités, rares à la campagne, sauf exceptions, et qu'entretient l'usine. Les populations industrielles se maintiennent ou augmentent par la multiplicité des bâtards, qui, avec l'immigration, soutient aussi les chiffres des grandes cités. A Paris, les naissances décadaires dépassent *quelquefois* les décès, mais c'est presque toujours grâce aux illégitimes, qui font le tiers ou le quart du total. Que faut-il attendre d'un mouvement aussi prononcé, qu'il semble impossible d'enrayer ?

Si Secrétan n'était pas mort, il serait peut-être aujourd'hui porté à des réflexions nouvelles sur le sujet par la grande crise si longue à se dénouer. Dans son livre, il demeurerait très sobre de pronostics sur les suites de la dépopulation. Et pourtant déjà alors nos voisins d'outre-Rhin balissaient des plans belliqueux sur notre faiblesse numérique ; l'assurance qu'elle leur procurait se manifestait ouvertement. Elle était fondée dans une large mesure : sans la médiocrité de nos réserves en hommes, on peut se demander si l'invasion aurait eu lieu, aurait même été préparée ; en tout cas les hostilités n'eussent pas duré quatre ans et plus, ni obligé la France à des marchés onéreux, à des alliances indispensables, dont les résultats ont apparu si lentement dans la guerre, si rapidement dans la paix. Et maintenant que celle-ci est conclue, mais non appliquée, si nulle entente internationale précise et sans réserves ne vient garantir les voisins immédiats de l'Allemagne contre un nouveau coup de tête du peuple « élu », il nous faudra maintenir des effectifs militaires considé-

rables, menaçant d'excéder nos forces économiques. Admettons, au contraire, que cette garantie nous soit donnée : si le territoire, peu à peu, se vide d'habitants, nos amis ou alliés eux-mêmes trouveront-ils juste d'assurer la tranquillité à un pays fertile et plein de ressources, d'où la vie lentement se retire, et de consentir qu'il se ferme à toute invasion même pacifique ? Il n'est pas de loi ni de décret qui puisse empêcher les États de se comporter comme des vases communicants.

Et voilà le danger. Du livre de Secrétan se dégage cette impression d'ensemble que la dépopulation se produira partout, plus ou moins tôt. Mais si vraiment chaque pays doit arriver à l'équilibre entre morts et naissances, il n'est pas sans intérêt de prévoir où cet équilibre se fixera. Chez nous, à la densité de 70 ? Et en Allemagne, Angleterre, Belgique, Italie, chez les nations de l'Europe centrale... ? A 140 peut-être. Leur force, en ce cas, sera double de la nôtre. Nous ne pouvons pas, aux colonies, en pays protégés, viser à exclure comme chez nous l'élément étranger. Des races plus prolifiques y occuperont fatalement la place de nos « fils uniques » et y mettront en danger notre suprématie. Nous devons prendre chez nos rivaux des commis-voyageurs pour notre exportation — médiocres intermédiaires. Ils useront d'une autre langue que la nôtre, qui, par la logique du nombre, vient de subir dans les congrès d'hier l'humiliation que l'on sait. Vous entasserez en vain les chefs-d'œuvre pour conjurer cet abandon ; la masse ne s'y arrêtera pas.

Toutefois, un symptôme rassurant est que les pouvoirs publics ont fini par comprendre la nécessité et l'urgence de mesures budgétaires et fiscales en faveur des ménages de bonne volonté. Il en fallait, au moins temporairement, pour déterminer un courant plus raisonnable, prévenir les découragements. Mais ici deux tendances fâcheuses se font jour. Tel, attentif seulement au mérite supérieur, exceptionnel, ne songe qu'aux familles « surabondantes », si j'ose dire. Il y a là matière à récompense, non à prosélytisme. Neuf enfants, ce n'est point l'idéal ; mieux vaut une bonne moyenne. — D'autre part, la foule des travailleurs manuels, désormais rebelle au peuplement, crie les besoins, l'avidité de l'individu, qui se refuse à modérer ses prétentions au bénéfice des charges de famille, que l'employeur s'offre à alléger. Puisse l'ouvrier, qui est le nombre, ne point glisser longtemps sur cette pente mortelle ! Ses intérêts et son devoir le rendent à ce point de vue solidaire des autres « classes ». Or justement, d'après les observations les plus récentes, on dirait que la bourgeoisie, une partie tout au moins, va par le bon exemple reprendre sa mission de classe dirigeante. C'est un beau rôle qui lui revient.

Le livre de Secrétan, sans avoir été fait pour nous, devrait trouver en France des lecteurs attentifs. C'est un avertissement discret, trop discret même ; aussi me suis-je laissé entraîner à ce commentaire étendu, qui dépasse la recension proprement dite, mais ne me paraît pas hors de saison.

VICTOR CHAPOT.

TROIS PUBLICATIONS SUR L'HISTOIRE DE L'INDE

Rien de moins banal qu'une histoire de l'Inde. Trois ouvrages de cette nature viennent d'être soumis à notre jugement : mais leur examen nous persuadera davantage encore qu'un travail faisant en la matière époque et autorité n'existe toujours point.

La « Society for promoting christian knowledge », éprouvant à juste titre le désir d'offrir au lecteur anglais une Histoire de l'Inde, a réédité le livre composé sur ce sujet par le capitaine L. J. Trotter, en 1874, puis révisé par lui en 1899¹. M. W. H. Hutton a complété ce travail par quelques notes et par l'adjonction de deux chapitres qui, consacrés surtout à décrire l'œuvre de lord Curzon, acheminent le lecteur jusqu'en 1911. Le soin, l'élégance avec lesquels se présente ce volume en font une publication comparable à celles que nous donnons en prix aux collégiens studieux. La personnalité de l'auteur, né à Calcutta en 1827, mort à Oxford en 1912, officier dans l'armée anglo-indienne et fécond vulgarisateur, ne manque pas d'un certain intérêt, mais extérieur à l'indianisme ; cette Histoire n'a guère été composée que pour exalter la gloire de l'empire britannique.

L'ouvrage de M. Vincent A. Smith paru en 1919 sous ce titre : *The Oxford History of India, from the earliest times to the end of 1911*², a été conçu comme un livre scolaire, mais nous apporte un répertoire consciencieux embrassant la totalité de l'histoire indienne. A deux reprises l'auteur s'était antérieurement essayé à traiter cet ample sujet : son *Oxford Student's History of India* ne représente qu'une ébauche du présent ouvrage, mais son *Early History of India from 600 B. C. to the Muhammadan Conquest* (3^e éd., 1914, Clarendon Press) abordait avec plus de développements l'étude de l'Inde antique. Ses monographies consacrées à Açoka, à Akbar, son *History of fine art in India and Ceylon*, attestaient un savant à qui les dynasties du Sud ou l'empire Mongol ne sont pas moins familiers que le plus ancien Bouddhisme ; et ce savant a dans son passé toute une carrière d'archéologue. Ni les connaissances de détail ni les vues d'ensemble ne lui font donc défaut. M. Vincent A. Smith était donc qualifié pour condenser dans les limites d'un manuel les données essentielles de l'histoire indienne. En fait le manuel qu'il nous offre est, si l'on met à part la *Chronology of India* esquissée naguère par C. Mabel Duff, (Westminster, 1899), le seul précis digne de ce nom qui envisage le sujet dans toute son étendue.

On commettrait quelque injustice en reprochant à un tel ouvrage de n'être pas un travail scientifique ; car son originalité consiste à traiter de façon succincte, mais claire, une matière infiniment diverse et confuse.

1. *History of India, from the earliest times to the present day*. Revised edition, brought up to 1911, by W. H. Hutton. London, Soc. f. prom. Chr. Knowl., 1917, grand in-8 de xxiv-497 p.

2. Oxford, Clarendon Press, 1919, xxiv-816 p.

C'est pour vouloir être en un certain sens complet, qu'il devient superficiel. La description du monde brahmanique, l'évolution du Bouddhisme sont abordés avec le ferme propos de s'en tenir aux rudiments; mais le récit relatif aux périodes musulmane et britannique apprendra beaucoup aux indianistes non anglais de l'Occident, aux yeux desquels, par un préjugé inverse de celui qui s'impose aux anglo-indiens, les faits et gestes des potentats islamiques ne comptent guère. Il n'est pas indifférent à la connaissance même du vieux fonds hindou, base permanente de la civilisation d'un pays où l'importance des événements politiques imputables surtout à des envahisseurs étrangers ne doit pas être exagérée, que l'on trouve en ce volume une chronologie générale, spécifiée en chronologies particulières pour divers États qui ne furent, qu'à des périodes très distantes, brassés en une même unité nationale. Quelque incertains que puissent être les points de repère dont nous disposons pour fixer l'époque approximative d'un Açoka ou d'un Kaniška, les dates proposées par V. A. Smith (232 av. J.-C. pour la mort du premier, 162 de notre ère pour celle du second) acquièrent de la vraisemblance par l'énumération des événements historiquement établis qu'il paraît nécessaire de situer dans leur ambiance ou dans l'intervalle qui les sépare. Et quoique la détermination des sources ne fasse l'objet que d'une indication sommaire, le livre donne le très juste sentiment que les fondements de la chronologie indienne ne se doivent guère chercher que dans les faits imputables à l'influence gréco-romaine, dans les données fournies par les pèlerins chinois, dans celles qu'apporte Alberuni, enfin dans les chroniques persanes, dont celle de Firishta est le prototype. Voilà assez de mérites pour recommander un ouvrage de cette nature. Regrettons que son caractère de manuel ne lui ait pas permis de développer certaines idées chères à l'auteur, telles que la grande importance de l'élément mongol, — d'origine gürkha ou tibétaine, — dans la formation des peuples indiens septentrionaux, pendant les deux triades de siècles qui ont tant précédé que suivi le début de notre ère. Rattacher comme on le fait à une telle origine non seulement la constitution tribale des Licchavis, mais la personnalité des fondateurs du Bouddhisme et du Jainisme, ce n'est, en l'absence de nombreuses présomptions à l'appui, qu'aventureuse hypothèse.

La traditionnelle émulation entre Oxford et Cambridge paraît avoir incité les indianistes du second de ces vénérables foyers de haute culture à entreprendre eux aussi la composition d'une Histoire de l'Inde. Le plan d'une œuvre collective en six volumes était esquissé en 1913 et dès 1914 le premier paraissait; mais la guerre a retardé l'apparition des autres. Le professeur E. J. Rapson s'est chargé de pousser l'exposé depuis les origines jusqu'au ^x^e siècle; le lieutenant-colonel T. W. Haig doit envisager la période musulmane et sir Théodore Morison, la période anglaise. La première section de la première partie¹ traite des origines et s'étend jusqu'au début de l'ère çaka des Kuşanas, en 78 ap. J.-C. Ce récit, moins détaillé, souvent plus approfondi que celui de Smith, domine de plus

1. E. J. Rapson, *Ancient India*, Cambridge, University Press, 1914, viii-199 p.

haut le sujet ; les événements tiennent moins de place ; les vieilles littératures, les monuments apparaissent davantage comme la source principale de documentation ; une exceptionnelle compétence de numismate sert largement l'auteur. Ce dernier fait preuve d'un intérêt constant pour la géographie historique. Un chapitre consacré à l'examen de l'hégémonie de l'empire perse, prédécesseur du macédonien, sur le N.-O. de l'Inde s'intercale fort à propos entre la description de l'antiquité brahmanique ou bouddhique et l'histoire de la dynastie Maurya, du Magadha.

P. MASSON-OURSSEL.

UN PORTRAIT DU PRÉSIDENT WILSON

La matière du livre de M. Sheridan Jones : *President Wilson, the man and his message* (Londres, William Rider and Son), révèle qu'il a été composé à la fin de 1918, entre la demande de paix des Empires centraux et la révolution allemande des premiers jours de novembre. A défaut de cette indication de fait, le ton de l'ouvrage permettrait encore de le situer, non certes avec autant de précision, mais tout de même avec une approximation assez exacte, vers la même époque.

Du premier jour de la guerre jusqu'à aujourd'hui la renommée de M. Wilson en Europe a subi en effet des fluctuations diverses, fort curieuses à suivre, et qui s'expliquent sans doute par ce fait que nos idées sur les États-Unis nous viennent pour la plupart de l'Est du pays, et qu'on rencontre dans l'Est une forte majorité de Républicains. Or les Républicains furent acquis bien avant M. Wilson à l'idée d'une intervention armée des États-Unis en Europe. Du torpillage de la *Lusitania* jusqu'à quelques mois après sa réélection, menés par le tonitruant, pittoresque et brutal Roosevelt, ils ne cessèrent de le vilipender. Il avait dit possible qu'on fût trop fier pour se battre. Il envoyait à l'Allemagne note sur note comminatoire, pour se contenter ensuite de vagues assurances bientôt démenties par les faits. Aussi le représentaient-ils comme un homme faible et hésitant, qui parlait haut mais n'agissait pas, qui, selon l'expression de M. Elihu Root, menaçait d'abord du poing et ensuite du doigt, et, pour tout dire en un mot, dans le domaine des relations extérieures, comme une sorte de Louis-Philippe américain. Leur voix, venant de l'Est, était la seule qui arrivât jusqu'en Europe. Nous les crûmes d'autant plus volontiers, d'ailleurs, que la politique qu'ils préconisaient répondait à nos désirs. Et, sur la foi de leurs affirmations, nous vîmes en M. Wilson, à tort il n'est pas besoin de le dire, un homme qui, par pacifisme sincère ou par germanophilie, suivait une politique personnelle sans fermeté ni dignité et contraire aux désirs de la généreuse nation américaine.

Puis peu à peu les choses changèrent. Instruit par les Allemands eux-

mêmes du caractère véritable de la guerre qu'ils faisaient et du danger que leur triomphe ferait courir à la nation américaine, M. Wilson fut conduit à accepter la guerre. L'ayant acceptée, il la voulut intense. Les Républicains se rallièrent à sa politique, et du coup on vit monter l'estime dans laquelle il était tenu en Europe. Ses adversaires politiques ne souscrivaient pas, il est vrai, à toutes ses idées sur la paix. Mais cette fois, avec l'étrange faculté que nous avons eue pendant la guerre de n'écouter que qui nous disait ce que nous désirions entendre, nous ne primes plus garde à leurs critiques. Pour avoir conduit la nation américaine à la guerre, M. Wilson jouit d'un prestige devant lequel tout dût s'effacer. Il fut admis que tel avait toujours été son dessein et qu'il avait manœuvré supérieurement pour le réaliser. Il devint le truchement officiel des Alliés. Des peuples entiers furent suspendus à ses lèvres comme si un oracle avait parlé par sa bouche. Si d'aventure on se hasardait à le critiquer, ou simplement à faire observer que son parti était en minorité au Sénat américain, qui partage avec le Président le pouvoir de faire les traités, on était qualifié, au choix, de vil réactionnaire, de vieille culotte de peau, de sordide impérialiste, ou tous les trois à la fois !

Cette espèce d'intoxication, qui gagna les foules après l'arrivée en grand nombre des soldats américains, prolongea ses effets assez avant dans le cours de 1919. Comme il était inévitable, la prise de contact direct et personnel avec un homme qu'on avait juché sur un si haut pinacle dégrisa cependant quelque peu. La grande époque en est la fin de 1918. Le livre de M. Sheridan Jones appartient incontestablement à cette période. Et cela se voit, entre autres choses, à ce qu'on y loue comme de hautes qualités certains des défauts les plus funestes de M. Wilson.

Il n'entre certes pas dans nos intentions de nier les éminentes qualités du Président américain. Nous apprécions autant que quiconque son haut idéalisme, sa droiture, sa probité, la puissance et la netteté de son intellect. Autant que quiconque nous apprécions les grands et nobles services qu'il a rendus à la cause commune. Mais nous ne pouvons ignorer non plus que l'œuvre de M. Wilson n'a pas porté, à beaucoup près, tous les fruits qu'on en attendait. Sans doute on en peut rejeter la faute sur ses adversaires. Mais elle ne leur incombe pas tout entière. Il appartient à un homme d'État qui veut aboutir de tenir compte des obstacles qu'il rencontrera sur sa route, et de prendre ses dispositions en conséquence. M. Wilson semble avoir voulu tout bonnement les heurter de front. Il a été intransigeant et tout d'une pièce. C'est à coup sûr faire preuve de caractère. Mais il est permis de se demander si la politique du tout ou rien convient bien aux chefs de gouvernement et aux conducteurs de peuples.

Le fait est que M. Wilson — on le lui reproche souvent aux États-Unis, même dans son propre parti — a volontiers des manières d'autocrate sec et cassant. La chose n'est pas pour surprendre chez un Écossais doublé d'un puritain. Les circonstances dans lesquelles fut exigée

récemment la démission de M. Lansing indiquent d'ailleurs que tout n'est pas calomnie ni même médisance dans ce grief. On sait aussi que les difficultés rencontrées au Sénat américain par le traité de paix sont venues en grande partie de ce que M. Wilson laissa systématiquement les Sénateurs dans l'ignorance de ce qui se faisait à Paris ou de ce qu'il se proposait d'y accomplir. Souvent même ses collègues de la délégation américaine ne savaient rien de ses intentions. Et il voulait régler personnellement jusqu'aux plus infimes détails. C'est d'ailleurs, chez lui, une méthode constante. Jugée sur les résultats, elle est mauvaise. Et pourtant M. Sheridan Jones félicite hautement M. Wilson de la suivre.

Pareille pratique est encore étonnante chez un homme en qui l'on salue l'un des grands démocrates de notre temps. M. Wilson lui-même se pique volontiers d'être le serviteur du peuple et non pas d'un parti, et M. Sheridan Jones accepte sans critique ses affirmations sur ce point. La délégation américaine à la Conférence de la paix, même alors que les Républicains étaient en majorité au Sénat, ne comptait cependant pas un seul Républicain. Il est vrai que M. Wilson méprise les politiciens — et naturellement tous les sénateurs rentrent dans cette catégorie — et voit en eux les serviteurs d'intérêts particuliers et non les représentants de la volonté populaire. Dans le tout premier article de sa carrière, cité à la page 28 du livre de M. Sheridan Jones, il regrettait « qu'il n'y eût personne au Congrès pour parler au nom de la nation ». Cet homme par qui s'exprimait la voix de l'Amérique, il s'est flatté de l'être, et de l'être seul, lui désintéressé au milieu de « bosses » corrompus. Ses discours de Septembre 1919 répètent l'un après l'autre cette étonnante affirmation qu'il connaissait les véritables sentiments de la nation américaine mieux que ses élus récents. Et le pis est qu'insuffisamment renseignés sur son passé et ses idées, nos dirigeants l'aient cru sur parole quand, à Paris, il leur tenait les mêmes propos !

Telles sont quelques-unes des ombres que l'on voudrait ajouter au portrait entièrement flatteur, et d'ailleurs connu pour avoir été le seul qu'on voulut regarder à une certaine époque, que trace M. Sheridan Jones du Président Wilson. Son livre est du reste, en même temps que concis, clair et bien ordonné. Sur l'origine du pacifisme de M. Wilson, sur ses idées et son caractère, sur les différentes étapes de sa carrière, il donne plus d'un renseignement utile et encore ignoré des Européens. En somme, M. Sheridan Jones ne pêche que par excès d'enthousiasme pour son sujet. C'est un défaut fort honorable, et qui n'empêche pas que si on garde sa liberté d'esprit et n'accepte pas tels quels tous ses jugements, on pourra en le lisant apprendre à mieux connaître M. Wilson et se former une image adéquate de sa personnalité.

Avril 1920.

R. Puvost.

NOTES DE LECTURE

F.-S. COUVREUR, *Géographie ancienne et moderne de la Chine*, Hien-hien, Impr. de la Mission Catholique, 1917, 425 p. in-8. — Le présent ouvrage est la dernière publication du P. Couvreur, qui l'avait préparé de longue date et y mit la dernière main à quatre-vingt-deux ans, avant de s'éteindre deux années après, en 1919. L'infatigable travailleur auquel nous devons, entre autres travaux, un excellent dictionnaire chinois-français et de sûres traductions des classiques (*Quatre livres, Cheu King, Chou King, Li Ki, I li, Tch'oum ts'iou* et *Tso tchouan*) a fait, cette fois encore, œuvre de grande utilité en compilant ce répertoire des noms des provinces et villes chinoises sous les différentes dynasties. On sait combien ont varié, à travers les vicissitudes d'une histoire agitée, souvent confuse, les désignations géographiques de l'Empire du Milieu et des régions avoisinantes, tantôt soumises, tantôt soustraites à son influence. En dressant des tables destinées à fixer des précisions, l'auteur a rendu un service des plus signalés. Ces tables sont obtenues : La première (p. 1 à 222) par le dépouillement du *Ta ts'ing i t'oung tcheu*, édité sous K'ien loung, réédité sous Kouang siu ; — la seconde (p. 223 à 227) par l'énumération des neuf provinces du grand Yu (Cf. le chap. du *Chou King* intitulé *Tribut de Yu* ; — la troisième (p. 229 à 256) par la consignation des noms géographiques du *Tch'oum ts'iou* et du *Tso tchouan*. Un index alphabétique collige les noms qui figurent dans la première de ces tables, malheureusement sans établir les correspondances avec les deux autres. Des cartes exposent topographiquement le contenu de ces diverses tables.

Cette analyse montre ce qu'il faut, et ce qu'il ne faut pas, demander à ce volume. Le lecteur n'y trouvera pas un mot de description, de nature à faire connaître la terre chinoise ou ses habitants. Il importe qu'à cet égard le titre ne fasse pas illusion. Le livre apporte un répertoire de noms, les uns fort anciens, les autres relativement modernes, mais rien de plus ; il n'a que le titre de commun avec la *Géographie de l'Empire de Chine* par le P. L. Richard (Chang-Haï, 1905, imp. de la Mission catholique), qui énumère, sous leurs noms modernes, les préfectures, sous-préfectures et villes notables, et fournit d'abondants renseignements sur les contrées ainsi que sur les hommes. L'ouvrage du P. Couvreur est donc un travail non de géographie, mais d'érudition littéraire. Cependant l'on se méprendrait d'une autre façon encore si l'on supposait qu'il exprime un effort de critique. Il consiste en un répertoire que s'est construit, pour son propre usage, le traducteur des Chroniques de Lou et du *Chou King*. Mais il ne renferme aucune bibliographie soit chinoise, soit européenne et n'apporte aucun renseignement sur l'état actuel de la critique historique en ces matières. Quiconque voudra utiliser ce volume devra au préalable s'initier à l'histoire de la géographie chinoise en prenant connaissance de la décisive étude de Chavannes, *Les deux plus*

anciens spécimens de la cartographie chinoise (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903, III, p. 214-247). Il complètera cette initiation par le dépouillement des travaux parus depuis lors sous les auspices de notre École d'Extrême-Orient et trouvera quelques indications dans un bref article de G. Vacca (*Note sulla storia della cartografia cinese, Riv. geografica italiana*, XVIII, fasc. 3, 1911). On se mettra ainsi en mesure d'apprécier le degré exact de valeur et d'utilité d'un travail qui, malgré sa toute récente publication, doit trouver place dans l'intervalle entre le *Dictionnaire historique des villes de la Chine*, composé par Ed. Biot en 1842 et les recherches de la sinologie contemporaine. En situant l'ouvrage dans la série des œuvres de sinologie, nous ne prétendons nullement le présenter comme périmé dès son apparition : ce livre restera toujours à sa façon définitif, puisqu'il constitue un index géographique complet des classiques. Aussi bien l'entrée dans l'histoire ne consacre-t-elle pas une vie de savant telle que celle qui vient de finir après avoir grandement honoré la science française? — P. MASSON-OURSSEL.

Docteur-Médecin ERNST-MULLER, *Cäsuren-Porträts*, Bonn, Marcus et Weber, 1914, 39 pp. in-8, 4 pl. — Curieuse monographie, où un médecin, étudiant les portraits (bustes ou effigies monétaires) des personnages impériaux de l'ancienne Rome, les classe par groupes familiaux, s'efforce à retrouver la transmission de certains traits ou particularités de physiognomie, à distinguer l'hérédité masculine ou féminine, et compare avec les données historiques — reflets, bien souvent, de traditions mensongères — les indications qu'on peut tirer de l'iconographie. Il serait bon de ne pas s'aventurer dans cette voie trop imprudemment, car le visage n'est pas toujours le « miroir de l'âme ». Cependant on trouve dans cette brochure quelques réflexions dignes d'intérêt. — VICTOR CHAPOT.

Une étude sur les poids et mesures du moyen âge. — M. P. Guilhiermoz dont tous les médiévistes connaissent les remarquables travaux publiés, dans le dernier numéro de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, (t. LXXX, année 1919, pp. 5-100) des *remarques diverses sur les poids et mesures du moyen âge*. Ce sont mieux que des *remarques*, car les considérations de M. P. Guilhiermoz s'appuient sur de nombreux documents inédits et attestent un immense travail de dépouillement. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire économique du moyen âge et du xvi^e siècle ne devront point manquer, désormais, de recourir à cette savante étude. — G. H.

Livres allemands sur le moyen âge. — Dans son tome LXXX, année 1919 (pp. 305-349), la *Bibliothèque de l'École des Chartes* donne la bibliographie alphabétique et méthodique des livres relatifs à l'histoire du moyen âge qui ont été publiés en Allemagne de 1914 à 1919. Ce répertoire ne comprend pas moins de 533 numéros. Il ne semble point, en le lisant, que la guerre ait arrêté l'activité des divers séminaires historiques des universités allemandes, car de nombreux travaux d'érudition ont paru dans les collections universitaires habituelles de Leipzig, de Iéna,

de Halle, de Berlin, de Munster et de Gotha. A défaut d'ouvrages d'histoire du moyen âge français, de multiples contributions à l'étude de la philologie romane ont paru durant ces années de guerre : elles ne devront pas échapper aux philologues français. Il est à noter aussi qu'une deuxième édition de la classique *Hierarchia catholica medii aevi* d'Eubel, a paru à Munster, en 1914. — G. H.

ROBERT PARISOT, *Histoire de Lorraine (Duché de Lorraine, Duché de Bar, Trois Evêchés)*. Tome I, *Des origines à 1552*, Paris, Aug. Picard, 1919, in-8, xi-520 pp. 16 grav. et 1 carte. — M. Parisot, bien connu des érudits par d'importants travaux sur nos provinces de l'Est, a entrepris d'écrire une *Histoire de Lorraine*. En voici le premier volume ; il va des origines à 1552, date du célèbre « voyage d'Austrasie » accompli par Henri II. M. Parisot n'a pas conçu son *Histoire* comme un ouvrage d'érudition ; elle s'appuie pourtant sur les recherches érudites les plus précises et les plus solides. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'intérêt que présentent des livres de cette sorte : le passé de la France est fait pour une bonne part du passé de ses vieilles provinces, dont les traditions particulières sont venues peu à peu se fondre dans la grande tradition nationale. Il serait également superflu d'en indiquer le risqué : qui est de reproduire, à propos d'histoire locale, des tranches d'histoire générale. On ne s'étonnera pas que M. Parisot ait échappé, — sinon toujours ¹, au moins le plus souvent, — à cet écueil. M. Parisot est animé d'un patriotisme local ardent, qui revêt dans son *Histoire de Lorraine* une expression plus tempérée peut-être que dans ses précédents ouvrages, mais très nette. Il regrette encore le démembrement de l'antique *Lotharingie*, — en qui pourtant il est difficile de voir autre chose que l'éphémère création d'une politique soucieuse avant tout d'intérêts dynastiques. Faut-il le chicaner sur ses sentiments ? Non certes. Car ils le soutiennent dans ce grand labeur, dont les résultats nous sont si utiles. — MARC BLOCH.

Un instrument de travail d'histoire contemporaine. — La deuxième édition du livre de MM. L. Cahen et A. Mathiez, *Les lois françaises de 1815 à nos jours, Recueil des documents avec notices explicatives* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-16, iii+374 pp., Bibliothèque d'histoire contemporaine), rendra de très grands services aux historiens. La première édition de cet ouvrage s'était très rapidement imposée à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions d'histoire de France contemporaine. A dire le vrai, un livre comme celui de MM. Cahen et Mathiez, qui permet à un historien, à un étudiant ou à un homme politique de trouver en une seconde le texte de la loi Falloux ou celui du traité de Francfort, devrait inspirer à d'autres spécialistes de l'histoire moderne ou contemporaine, le désir de mettre au point un travail du même ordre, soit pour la

1. La description de la société franque (p. 117 et suiv.) est à la fois bien rapide et, dans certains de ses traits, semble-t-il, contestable. Peut-on dire qu'elle est « hiérarchisée, comme celle de l'empire romain ? »

France de l'ancien régime, soit pour tels grands états européens. Il semble, en effet, que l'ouvrage de MM. Cahen et Mathiez soit *l'instrument de travail type* qui s'adresse à un public extrêmement vaste puisqu'il n'est pas destiné seulement à quelques spécialistes à vue courte mais à tous ceux — et ils sont nombreux — qui peuvent avoir besoin de se reporter à une mesure législative du courant du xix^e siècle. C'est pourquoi, étant donné le chiffre des lecteurs qu'un pareil ouvrage doit toucher, on aurait voulu plus de précisions dans son titre même qui ne correspond point toujours aux documents rassemblés. En effet, MM. Cahen et Mathiez ne publient point seulement des *Lois*, mais aussi des circulaires administratives, des documents parlementaires et diplomatiques, qui sont toujours d'importance et utilement groupés. Leur titre aurait donc dû être modifié et élargi, car, qui aurait l'idée d'aller chercher le texte de la Convention de la Haye, du 29 juillet 1899 ou un jugement du Tribunal de Brive, du 23 décembre 1908, relatif à l'application de la loi sur la Séparation des Églises et de l'État, dans un livre qui s'intitule *Les lois françaises ?* En outre, si les historiens professionnels savent où retrouver le texte complet des lois et documents législatifs publiés, parfois avec quelques coupures, par MM. Cahen et Mathiez, les étudiants, les parlementaires et les diplomates appelés à utiliser ce livre seront hors d'état de reconstituer les références qui manquent complètement à ce volume.

Nous souhaitons que la troisième édition de ce volume qui, encore une fois, rend et est appelé à rendre de très grands services, fournisse, pour chaque texte publié, la mention exacte du répertoire ou de la collection dont ce document aura été extrait. — GEORGES HUISMAN.

GIOVANNI CASTELLANO, *Introduzione allo studio delle opere di Benedetto Croce*, Bari, Laterza, 1920, 303 pp. in-12. — Il n'est guère d'ouvrage se présentant comme une « introduction » à une doctrine, qui porte ce nom aussi légitimement que celui-ci. Sans apporter de lui-même autre chose que la connaissance approfondie de Croce, M. G. Castellano a composé le livre le plus objectif et le plus susceptible de guider un lecteur dans l'étude de l'illustre philosophe et polygraphe. Une table complète jusqu'à l'année 1919 énumère les multiples écrits du grand Italien, ainsi que les traductions faites de ses ouvrages en des langues étrangères; elle y ajoute la liste des principaux travaux consacrés par la critique à étudier ses productions et ses idées. Enfin 230 pages présentent des extraits fort judicieusement choisis de jugements portés dans les divers pays sur l'œuvre de Croce. — P. M.-O.

LA VIE SCIENTIFIQUE

Sous la direction de M. Gabriel Hanotaux, une *Histoire de la Nation Française*, des origines préhistoriques jusqu'à nos jours, a commencé à paraître (Plon-Nourrit et C^{ie}, éditeurs).

L'ouvrage comprendra quinze volumes in-4° illustrés, de 550 à 600 pages : deux volumes pour une Introduction générale et la Géographie humaine de la France ; trois volumes pour l'Histoire politique ; deux pour l'Histoire militaire ; un pour l'Histoire économique et sociale ; un pour l'Histoire des arts ; deux pour l'Histoire des lettres et deux pour l'Histoire des sciences.

La plupart des collaborateurs ont une compétence indiscutable. Il y aura là un ensemble intéressant d'histoires spéciales, plutôt peut-être qu'une Histoire de la Nation Française.

« Dans ces volumes, dit le prospectus, nul étalage d'érudition. La compétence de chaque auteur est la meilleure caution de la valeur de son témoignage. L'ouvrage est fait pour être lu. L'*Histoire de la Nation Française* se conforme aux traditions de l'École historique française ; elle écarte résolument les méthodes germaniques ; ses auteurs veulent écrire, penser et aboutir. » — Dans les années qui ont précédé la guerre, il avait paru en Allemagne un assez grand nombre d'ouvrages de vulgarisation historique *sans notes* : ce parti pris était aussi discutable que l'excès d'érudition. On verra si l'entreprise nouvelle observe un juste milieu.



Signalons deux nouveaux périodiques italiens : *Logos* ; *Rivista di Studi Filosofici e Religiosi*.

Le professeur Antonio Aliotta, de l'Université de Naples, entreprend de faire revivre l'ancienne revue *Logos*. Nous connaissions sous ce nom une *Internationale Zeitschrift für die Philosophie der Kultur*, qui, sous la direction de Georg Mehlis (Fribourg-en-Brisgau), se publiait depuis 1910 en rédaction allemande et, d'une façon parallèle, en édition russe, chez Mohr, à Tübingue. Elle se réclamait d'illustres patrons étrangers : E. Boutroux, H. Bergson pour la France ; B. Croce pour l'Italie ; Hugo Münsterberg pour l'Amérique du Nord. Le nouveau *Logos*, *Rivista internazionale di Filosofia*, dont le premier fascicule se présente sous cette rubrique : Anno III, fasc. I, gennaio-marzo 1920, paraît chez Francesco Perrella, de Naples (Galleria Principe di Napoli, 16) ; son Comité de rédaction comprend, pour l'Italie : A. Aliotta, secrétaire ; A. Bonucci, G. Calò, F. de Sarlo, E. di Carlo, A. Giardina, G. Maggiore, B. Varisco ; pour la France : P. Masson-Oursel ; pour l'Angleterre : A.-E. Taylor ; pour les États-Unis : I. Woodbridge Riley. Cette Revue accueille des articles italiens, français,

anglais, allemands, espagnols; mais tous ceux qui sont écrits en une langue autre que le français sont résumés en cette dernière langue. La concision est de rigueur : on recommande de ne pas dépasser dix pages par article.

L'inspiration que M. Aliotta voudrait infuser à ce périodique est une inspiration de synthèse. Elle procède d'un idéalisme pluralistique dont il a exposé les articulations essentielles en un ouvrage paru sous ce titre : *La guerra eterna e il dramma dell'esistenza* (1917). L'univers ne subsiste que par la coexistence des moi dont la rivalité, génératrice de luttes sans fin, n'exclut pas, à travers un long progrès, une graduelle harmonisation. D'où le manifeste par lequel s'ouvre le *Logos* de 1920 : *Il carattere nazionale del pensiero e la collaborazione internazionale*; l'hétérogénéité des pensées nationales doit contribuer à la richesse de cette synthèse : la vérité humaine. Thèse que l'auteur s'applique aussitôt à justifier par quelques pages d'épistémologie : *I gradi di verità*. A ses yeux une idée, une théorie est vraie si elle réalise une coordination des activités humaines entre elles et avec toutes les autres activités du monde de notre expérience; plus complexe, plus vaste est cette harmonie, plus haute est la vérité. Il appartient à une méthode expérimentale de promouvoir en tous domaines les progrès de cette synthèse.

Le premier numéro fait place à trois autres articles. M. P. Masson-Oursel présente la *Philosophie comparée* comme la véritable science de l'esprit, en cherchant à établir que le seul moyen d'aborder, de façon critique et positive à la fois, l'étude de la pensée humaine consiste à la saisir dans les religions ou philosophies qui l'ont exprimée à travers l'histoire, et en particulier dans la confrontation des trois principales civilisations dont le développement a été parallèle pendant les âges historiques : celles de l'Occident, de l'Inde et de la Chine. Les divergences et les similarités s'éclairant les unes les autres, la méthode comparative prépare une synthèse qui n'assimile qu'en distinguant : à cet égard l'article français est conçu dans le sens du programme exposé par le maître italien. — M. A. Giardina, s'attachant à définir le concept d'individu en biologie, observe que la négation de l'individu aboutit à transférer l'individualité soit à l'univers, soit aux éléments, atomes ou électrons; il trouve dans l'image de notre corps, instrument constant de notre activité personnelle, le prétexte de notre conception de l'individualité. — Une autre conciliation de l'un et du multiple fait l'objet d'un court article de M. G. Marchesini : *Il compromesso nell'educazione*. L'éducation doit sans doute réprimer certaines tendances, mais non pas au point de mutiler le sujet ou de fausser sa légitime spontanéité; elle n'imposera pas un idéal, mais elle amènera le sujet à se former tel idéal : toute éducation est une rééducation.

Abonnement annuel : pour l'Italie, 15 francs ; pour l'étranger, 25 francs.

M. Alessandro Bonucci, professeur à l'Université de Sienne, vient de fonder la *Rivista trimestriale di Studi Filosofici e Religiosi*, dont l'administration et la rédaction sont fixées à Pérouse (2 via Baldeschi, Perugia).

Le premier numéro porte la mention : vol. I, n. 1, 1^{er} trimestre 1920.
Prix de l'abonnement : pour l'Italie, 15 lire ; pour l'étranger, 20 lire.

L'idée directrice de l'entreprise est d'associer systématiquement la double étude de la philosophie et de la religion, avec la conviction que ce sont là deux expressions d'une même aspiration à l'absolu : « la religion ne saurait parvenir à une pleine conscience d'elle-même, de son essence, de sa valeur, que par le moyen de cette consciente unité de toute l'expérience en laquelle consiste la philosophie ; et la philosophie se renie elle-même quand elle oublie la réalité de l'expérience religieuse, qui, parmi toutes les sortes d'expérience, est la plus voisine d'elle-même ». La nouvelle revue tend ainsi non pas à confondre deux domaines distincts, en subordonnant un point de vue à l'autre, mais au contraire à comprendre plus profondément le sens de la religion en y confrontant la philosophie et le sens de la philosophie, en ne méconnaissant point que son problème essentiel ne fait qu'un avec celui de la religion.

L'excellente qualité des travaux que publie ce premier numéro garantit la conscience avec laquelle doit être menée l'entreprise. M. Bonucci, qui croit à la possibilité d'éclairer l'une par l'autre la science juridique et la recherche philosophique (*Verità e Realtà*, 1911, Modena, Formiggini ; *Il fine dello Stato*, 1915, Roma, Atheneum), étudie l'idée d'obligation (*l'Imperativo*) et nous offre en outre une chronique où il rend compte de la production austro-allemande depuis 1915 en matière d'histoire du judaïsme et du christianisme. M. Buonaiuti, de l'Université de Rome, examine, sous ce titre : *Conversazioni del Risorto*, des « Logia » de Jésus ressuscité, récemment découverts et publiés. Dans un article sur *l'innérentisme idéaliste et l'expérience religieuse*, il détermine quelles postures à l'égard des questions religieuses résultent des attitudes adoptées dans l'ordre de l'explication métaphysique. M. Adolfo Levi commence un exposé de la philosophie de Varisco, qui compte aussi parmi les collaborateurs de la *Rivista*. Les travaux relatifs à l'histoire des religions — de toutes les religions — sont « recensés » en une critique bibliographique destinée à devenir très substantielle. — P. MASSON-OURSSEL.



Quelques savants français — MM. Denis, Haumant, Diehl, Meillet, Boyer, Eisenmann, etc. — ont pris l'initiative de fonder à Paris un *Institut d'Études Slaves*. Il s'agit, d'une part, d'attirer les Slaves à la science française, d'autre part, de développer la slavistique en France en fondant une grande Bibliothèque Slave et en multipliant le nombre des chaires de slavistique dans l'enseignement supérieur. Les gouvernements tchécoslovaque et yougo-slave subventionneront le nouvel Institut.